CRITIQUE CD événement – BERLIOZ : Roméo et Juliette/ Cantate Cléopâtre – Joyce DiDonato, Cyrille Dubois… / Orchestre Philharmonique de Strasbourg – John Nelson, direction (2 CD Erato – juin 2022)

D'emblée c'est l'énergie parfois hallucinante, le nuancier subtilement contrasté de la tenue orchestrale qui compose la valeur du présent enregistrement : **Nelson, affûté, vif-argent**, à la fois scintillant et furieux, cisèle toutes les aspérités de l'orchestre berliozien, avec une virulence et une intensité, ce dès l'introduction (à l'évocation des batailles criminelles et suicidaires opposant / détruisant les familles affrontées, Montaigus / Capulets : « ***combats / tumulte*** ») ; aux cordes survoltées, aux cuivres à l'impérieuse solennité, le chef désormais complice familier des musiciens strasbourgeois sait canaliser chaque accent, ce dans chaque mouvement dramatique de la partition de 1839 ; Berlioz le passionné, celui qui fut capable de quitter Rome, pourtant lauréat du Prix de Rome, pour retrouver sa chère et tendre, éblouit ici dans une activité continument frénétique ; son orchestre directement connecté aux vibrations (et convulsions) de son cœur exalté ;

Dans le spectre expressif si intelligemment contrasté d'un Berlioz surtout amoureux, Nelson sait s'alanguir dans les

séquences les plus suspendues, auxquelles il confère un souffle extatique (« ***Scène d'amour*** » enchantée, enivrée).



Vocalement, regrettons les approximations du chœur Gulbenkian,qui malgré un louable effort d'articulation, reste souvent inintelligible ; dommage. Evacuons le baryton Christopher Maltman qui fait un Père Laurence incompréhensible et boursouflé, lui aussi au verbe inintelligible (et au vibrato envahissant, surexpressif, hors sujet : hélas, erreur de casting) ; … et distinguons plutôt le chant habité, ductile, aux couleurs somptueuses du contralto **Joyce DiDonato** qui sait exprimer l'espérance première des « Premiers transports », manifeste dont Berlioz fait en réalité une confession autobiographique : l'ivresse éperdue qui s'en dégage, s'avère plus que convaincante – au demeurant, sa Cléopâtre – complément heureux à Roméo (dans le CD2), cultive la même finesse suave, un souci du texte, de ses intentions harmoniques.

A cette voix souple et onctueuse, d'un activité purement onirique, répond ensuite le chant précis, tout aussi percutant et précisément linguistique du ténor **Cyrille Dubois** ; CLASSIQUENEWS a récemment salué son récital dédié aux airs pour ténor de grâce (So romantique) : même approche superlative pour sa séquence aussi fugace que saisissante : « Mab, la messagère fluette et légère » est un modèle de chant dramatique, sobre, , lui aussi halluciné, articulé. L'abattage et le tempérament du chanteur sont impeccables : un feu follet au verbe millimétré. Avec Joyce DiDonato, on ne saurait rêver meilleurs interprètes berliozien.

John Nelson, irrésistible berliozien



Orchestralement, Nelson déploie des trésors de suggestions instrumentales ; les cordes ciselant l'humeur et le goût du songe, cette appel à l'ivresse amoureuse infinie qui a fait aussi la réussite de La Fantastique : le chef américain exprime les moindres aspirations et sentiments de Roméo (« ***Roméo seul*** ») : être à la fois ardent et solitaire, noir et insouciant, véritable héros romantique… la profondeur du geste orchestral, la finesse des intentions, les couleurs intérieures attestent de la sensibilité d'un chef authentiquement berliozien qui même pourrait transmettre ici une leçon de plénitude et de justesse orchestrale, absolument admirable ; évidemment à mettre en relation et perspective avec ses autres lectures berlioziennes à Strasbourg : Les Troyens, et la Damnation de Faust (lire ci-après). Le **Scherzo** de cette fabuleuse page instrumentale, éblouit par son relief expressif, la pertinence des options, nuances, accents, respirations… Du Berlioz flamboyant et détaillé. Remarquable travail du chef. Toute la scène d'amour (plages 8 et 9) qui serait l'Adagio de cette vaste fresque symphonique avec voix, est emblématique de la direction de Nelson : pure poésie où la conception globale préserve à la force des élans passionnels, et l'extrême ciselure murmurée des pages amoureuses, d'une transparence et d'une volupté, délectables. De toute évidence, le Berlioz qu'il sait exprimer, est le legs de toute une vie dédiée amoureusement à Berlioz. De ce point de vue l'Adagio est une merveille orchestrale à écouter d'urgence. Pour l'implication

éblouissante des deux solistes Joyce DiDonato et de Cyrille Dubois, pour la conception très aboutie de John Nelson, la lecture est superlative… et mérite notre CLIC de CLASSIQUENEWS.

CRITIQUE CD événement – BERLIOZ : Roméo et Juliette / Cantate **Cléopâtre – Joyce DiDonato, Cyrille Dubois… / Orchestre Philharmonique de Strasbourg – John Nelson**, direction (2 CD Erato – juin 2022) – Note : 5 / 5 – **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2023

Approfondir

Nos **autres critiques CLASSIQUENEWS** des **CD / concerts BERLIOZ par John Nelson** / Orchestre Philharmonique de Strasbourg :

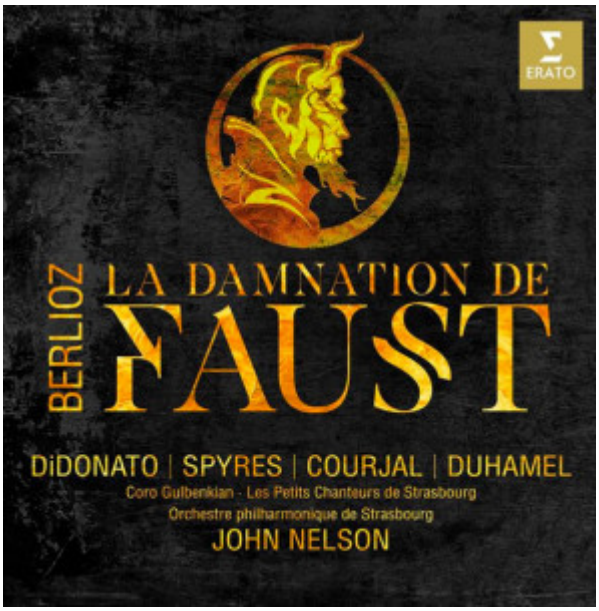
CD Les Troyens par John Nelson : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-berlioz-les-troyens-john-nelson-4-cd-1-dvd-erato-enregistre-en-avril-2017-a-strasbourg/

CD / DVD La Damnation de Faust par John Nelson / CLIC de CLASSIQUENEWS 2019 : https://www.classiquenews.com/cd-coffret-evenement-berlioz-la-damnation-de-faust-spyres-courjal-nelson-2-cd-1-dvd-erato-avril-2019/

CRITIQUE, concert. BERLIOZ, La Damnation de Faust / Strasbourg, 25 avril 2019 : https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-strasbourg-palais-de-la-musique-le-25-avril-2019-hector-berlioz-la-damnation-de-faust-spyres-di-donato-courjal-duhamel-john-nelson/

CD, coffret événement. BERLIOZ : La Damnation de Faust : Spyres, Courjal, NELSON (2 cd + 1 dvd ERATO –

avril 2019)



CD, coffret événement. BERLIOZ : La Damnation de Faust : Spyres, Courjal, NELSON (3 cd + 1 dvd ERATO – avril 2019). Enregistrée sur le vif à Strasbourg en avril 2019, la production réunie sous la baguette élégante, exaltée sans pesanteur de l'américain John Nelson, réussit un tour de force et certainement le meilleur accomplissement discographique et artistique pour l'année BERLIOZ 2019. Du tact, de la pudeur aussi (subtilité caressante de l'air de Faust : « Merci doux crépuscule » qui ouvre la 3è partie), l'approche est dramatique et d'une finesse superlative. Elle sait aussi caractériser avec mordant comme le profil des étudiants et des buveurs à la taverne de Leipzig, vraie scène de genre, populaire à la Brueghel, entre ripailles et grivoiseries sous un lyrisme libre. Il est vrai que la distribution atteint la perfection, en particulier parmi les hommes : sublime Faust de **Michael Spyres**, articulé, nuancé (aristocratique et poétique dans la lignée de Nicolas Gedda en son temps, et qui donc renouvelle le miracle de son Enée dans Les Troyens précédents) auquel répond en dialogues hallucinés, contrastés, fantastiques, le Méphisto mordant et subtil de l'excellent **Nicolas Courjal** (dont on comprend toutes les phrases, chaque mot) ; leur naturel ferait presque passer l'ardeur de la non moins sublime **Joyce DiDonato**, un rien affecté : il est vrai que son français sonne affecté (et pas toujours exact). Manque de préparation certainement ; dommage lorsque l'on sait le perfectionnisme de la diva américaine, soucieuse du texte et de chaque intonation.

et de deux !, après Les Troyens en 2017, John Nelson réussit son Faust pour l'année BERLIOZ 2019

Son air du roi de Thulé, musicalement rayonne, mais souffre d'un français pas toujours intelligible. Mais la soie troublée, ardente que la cantatrice creuse et cisèle pour le personnage, fait de sa Marguerite, un tempérament romantique passionné, possédé, qui vibre et s'embrase littéralement. Quel chant ! Voilà qui nous rappelle une autre incarnation fabuleuse et légendaire celle de Cecilia Bartoli dans la mélodie de la Mort d'Ophélie…
Le chœur portugais (Gulbenkian) reste impeccable : précis, articulé lui aussi. L'Orchestre strasbourgeois resplendit lui aussi, comme il l'avait fait dans le coffret précédent Les Troyens (il y a 2 ans, 2017). Il n'est en rien ce collectif de province et rien que régional ici et là présenté (!) : Frémissements, éclairs, hululements… les instrumentistes, sous une direction précise et qui respire, prend de la distance, confirme dans l'écriture berliozienne, cette conscience élargie qui pense la scène comme un théâtre universel, souvent à l'échelle du cosmos (avant Mahler). Version superlative nous l'avons dit et qui rend hommage à Berlioz pour son année 2019.

Les plus puristes regretteront ce français américanisé aux faiblesses linguistiques si pardonnables quand on met dans la balance la justesse de l'intonation et du style des deux protagonistes (**Spyres / DiDonato**). L'attention au texte, le souci de précision dans l'émission et l'articulation restent louables. La conception chambriste prime avant toute chose, restituant la jubilation linguistique du trio Faust / Marguerite / Méphisto qui conclut la 3è partie… Ailleurs expédiée et vociférée sans précision. A écouter de toute urgence et à voir aussi puisque le coffret comprend aussi en 3è galette, le dvd de la performance d'avril 2019 à Strasbourg. **CLIC de CLASSIQUENEWS** de l'hiver 2019.

CD, coffret événement. BERLIOZ : La Damnation de Faust (3 cd + 1 dvd ERATO – avril 2019).

Légende dramatique en quatre parties,
livret du compositeur d'après Goethe
Créée à l'Opéra-Comique le 6 décembre 1846

Joyce DiDonato : Marguerite
Michael Spyres : Faust
Nicolas Courjal : Méphistophélès
Alexandre Duhamel : Brander

Chœur de la Fondation Gulbenkian

Les petits chanteurs de Strasbourg

Orchestre philharmonique de Strasbourg
John Nelson, direction

Enregistré à Strasbourg en novembre 2018
2 cd + 1 dvd – ref ERATO 9482753, 2h

LIRE aussi notre critique complète des TROYENS de BERLIOZ par John Nelson, Michael Spyres, Joyce DiDonato, Stéphane Degout (2017)… :



CD, compte rendu, critique. BERLIOZ : Les Troyens. John Nelson (4 cd + 1 dvd / ERATO – enregistré en avril 2017 à Strasbourg). Saluons d'emblée le courage de cette intégrale lyrique, en plein marasme de l'industrie discographique, laquelle ne cesse de perdre des acheteurs… Ce type de réalisation pourrait bien relancer l'attractivité de l'offre, car le résultat de ces Troyens répond aux attentes, l'ambition du

projet, les effectifs requis pour la production n’affaiblissant en rien la pertinence du geste collectif, de surcroit piloté par la clarté et le souci dramatique du chef architecte, John Nelson. Le plateau réunit au moment de l’enregistrement live à Strasbourg convoque les meilleurs chanteurs de l’heure Spyres DiDonato, Crebassa, Degout, Dubois… Petite réserve cependant pour Marie-Nicole Lemieux qui s’implique certes, mais ne contrôle plus la précision de son émission (en Cassandre), diluant un français qui demeure, hélas, incompréhensible. Même DiDonato d’une justesse émotionnelle exemplaire, peine elle aussi : ainsi en est-il de notre perfection linguistique. Le Français de Berlioz vaut bien celui de Lully et de Rameau : il exige une articulation lumineuse.

CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia, Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato,

Londres, mars 2019)



CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia, Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato, Londres, mars 2019). Oeuvre fétiche pour Berlioz, le Requiem explore mieux qu'aucune autre de ses œuvres la puissance de la spatialisation adaptée pour un très grand effectif voix / instruments. Ici dans la démesure du chœur et dans l'orchestre monstrueux, se dresse le peuple des hommes désemparés par l'inéluctable mort. Réalisé pour les funérailles du général Damrémont, mort au combat pendant la prise de Constantine, épisode majeur de la conqête de l'Algérie par la France, la partition monumentale est créée aux Invalides le 5 déc 1837, sous la direction du chef beethovénien et berliozien, François-Antoine Habeneck, avec le ténor Gilbert Duprez (qui créera ensuite le rôle de Benvenuti Cellini).
Enregistré à la **Cathédrale Saint-Paul de Londres le 8 mars 2019** par plus de 300 musiciens et choristes et le ténor **Michael Spyres**, la fresque berliozienne si elle tutoie le colossale, comme le Jugement Dernier à saint-Pierre par Michel Ange, n'écarte pas surtout la déchirante plainte humaine. **John Nelson** signe ici une lecture nimbée de spiritualité dans une sonorité ample et pourtant claire, qui fouille jusqu'aux limites, la sensation spatiale à laquelle tenait tant le bouillonnant auteur de la Fantastique.

L'excellente prise de son restitue l'ampleur sous la voûte londonienne, avec des effets de réverbérations qui obligent les interprètes et le chef à négocier avec le retour et le son tournoyant, afin de régler la précision des attaques et des tutti (ce qui n'écarte pas certains décalages). De ce point de

vue, le spectre sonore ajoute évidemment à la noblesse grave, cette langueur d'abandon qui marque le premier mouvement (Introït), dans lequel on regrette cependant la dilution des voix chorales (les femmes et les ténors principalement). Malgré ces infimes réserves, le grand œuvre berliozien s'extirpe ici de sa gangue obscure pour atteindre dans des tutti sidérants, la lumière d'une prière sincère. D'un coup s'élève et se dresse l'humanité atteinte, désireuse de dépasser sa condition mortelle grâce à la seule miséricorde. Le relief de l'orchestre, la présence des instruments par pupitres, l'accord des timbres composent un mélange harmonique, des couleurs irréelles, où la spiritualité le dispute au pur fantastique, selon l'esthétique du grand Hector.

Ampleur et solennité, drame et fantastique, John Nelson inscrit le Requiem de Berlioz dans un nimbe spirituel

Humanité et fraternité, élan imploratif et éclairs surréels

voire surnaturels, inscrits dans les vastes lignes instrumentales, forment peu à peu dans ce fabuleux concert londonien, la grande mystique de Berlioz. On passe d'une séquence à l'autre, saisis par l'audace des couleurs, les vertiges nés de cette spatialisation – l'expression et les visions cosmiques, d'un Berlioz visionnaire et prophète. Il n'y a pas dans toute la littérature musicale au XIXè, de Requiem plus éthéré, plus suspendu, aérien, prophétisant la promesse de Paradis que dans celui de Berlioz. John Nelson l'a bien compris qui dessine et brosse la pâte de Berlioz avec des accents justes en souplesse et profondeur.

Jusqu'à l'Offertoire (chœur des âmes au Purgatoire), tout s'énonce comme un appel, une prière, une requête (depuis le Kyrie) ; soit la grande question de la mort, interrogeant le pourquoi et le sens de la faucheuse (marche douloureuse du Dies Irae, jusqu'à l'effroi saisissant du Tuba mirum et du Rex Tremendae…). Toujours la question du salut s'impose (« Qui sum », 3 : adressé directement au « doux Jésus / Pie Jesu »…).
Le chœur murmuré au début, se lève, puis martial, exhorte, bataille ; mène un front certes dérisoire, mais où toute les forces mortelles sont engagées.
Une humanité bientôt submergée par la vision du Trône au moment du jugement dernier : cuivres majestueuses aux effets spectaculaires (« le trompette au son prodigieux… ») : tout l'imaginaire spectral et cosmique de Berlioz prend forme dans cette séquence à couper le souffle, idéalement amplifiée et dramatisée par le lieu qui rassemble les interprètes, et qui dans le vacarme et la souple déflagration exprime le miracle (espéré, attendu) de la Résurrection. L'intelligence du chef, architecte de cette démesure dont il assure la clarté et l'équilibre en gardien, s'affirme dans cet échelle du colossal et du fantastique.

IMMENSITÉ ET CHAMPS SONORES… Le **Domine Jesu (VII)** en serait le sommet où perce la plainte collective d'une humanité en transit, au salut suspendu, qui espère et est perdue à la

fois. Nelson joue sur l'immensité sonore, l'ample réverbération là encore de la cathédrale Saint-Paul ; ciselant les ondes d'un vortex proche et lointain, inscrit dans une mémoire ancestrale ; il en sculpte les vagues distanciées, éloignées, étagées, dans un infini spatial dont Berlioz a le secret (et le génie : sur les mots « et sanctus Michael signifer »…).
Cristallisation de l'imploration, et accomplissement d'un spectaculaire sonore qui signifie le désincarné ultime de la mort.
On reste saisi par le réalisme sépulcral de l'**Hostias** (morsure presque grimaçante des cuivres), chœur d'hommes implorants là encore, d'une sincérité bouleversante, auquel répond l'ironie cynique des trombones et des tubas.

Puis c'est l'élévation du **Sanctus**, pour ténor solo dont la tendresse du timbre exprime un instant de grâce et l'humilité du pêcheur, en son sort désespéré ; vaillant, presque héroïque mais sans orgueil aucun, et d'une humanité fraternel qui appelle la 9è de Beethoven, le très berliozien **Michael Spyres** rétablit cette échelle individuelle dans la fresque qui le dépasse.

CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia, John Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato, Londres, mars 2019). La version deluxe (double coffret) comprend en bonus, 1 dvd proposant l'intégralité du concert filmé en la cathédrale Saint-Paul de Londres.

Michael Spyres, ténor
Philharmonia Orchestra
Philharmonia Chorus
London Philharmonic Choir
John Nelson, direction

Grande Messe des morts, Op. 5, H. 75 / 1837 :

I. Requiem – Kyrie (Introït) (Live)
II. Dies irae – Tuba mirum
III. Quid sum miser
IV. Rex tremendae
V. Quaerens me
VI. Lacrymosa

VII. Offertoire – Domine
VIII. Offertoire – Hostias

IX. Sanctus
X. Agnus Dei

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, le 25 avril 2019. BERLIOZ : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato… Orch Phil Strasbourg, J Nelson. On était sorti ébloui du Palais de la Musique de Strasbourg – il y a deux ans- après l'exécution des **Troyens de Berlioz** donnés en version de concert dans le cadre d'un enregistrement effectué pour le label Erato. Deux ans plus tard, après l'incroyable succès de l'entreprise (le coffret a obtenu une avalanche de récompenses discographiques à sa sortie), c'est au tour de La Damnation de Faust d'être gravé en public, dans la même salle, avec le même chef (**John Nelson**), le même orchestre (**le Philharmonique de Strasbourg**), et les deux héros de la première captation : **Michael Spyres** en Faust et **Joyce Di Donato** en Marguerite.



A peine sorti des représentations du Postillon de Lonjumeau à l'Opéra-Comique (nous y étions / 30 mars 2019) où il vient de triompher dans le rôle-titre, l'extraordinaire ténor américain **Michael Spyres** subjugue à nouveau ce soir, en dépit d'une fatigue perceptible en fin de soirée, qui l'empêche de délivrer le redoutable air « Nature immense » avec le même incroyable aplomb que tout le reste. On admire néanmoins chez lui l'homogénéité de la tessiture, un timbre de toute beauté, la perfection de la diction, la suavité des accents et sa capacité à passer de la douceur à l'éclat. Il est et reste – à n'en pas douter – LE ténor berliozien de sa génération. Apparaissant sur scène dans une magnifique robe en soie bleue nuit, la grande **Joyce Di Donato** offre une Marguerite comme on l'attendait : sensuelle, ardente, d'une superbe ampleur, graduant avec soin son abandon dans sa romance du IV. Ses « hélas ! » qui concluent le sublime « D'amour l'ardente flamme » donnent le frisson (et font même monter les larmes de

certains…), et c’est un triomphe aussi incroyable que mérité qu’elle récolte au moment des saluts. Quant à la formidable basse française Nicolas Courjal, il se hisse au même niveau que ses partenaires, en composant un magistral Méphisto. Outre le fait de coller admirablement à la vocalité grandiose requise par le rôle, l’artiste ravit également par sa voix somptueusement et puissamment timbrée, son phrasé incisif et sa musicalité impeccable, à la ligne scrupuleusement contrôlée. Diable extraverti, insinuant, sardonique, inquiétant, menaçant, **Nicolas Courjal** possède beaucoup de charisme, comme il vient également de le prouver dans sa magnifique incarnation de Bertram dans Robert le Diable de Meyerbeer au Bozar de Bruxelles le mois dernier. Dans la partie de Brander, l’excellent baryton français **Alexandre Duhamel** n’est pas en reste qui, en vrai chanteur et vrai comédien qu’il est, renouvelle entièrement ce rôle bref, souvent saccagées par des voix épuisées.

SPYRES, DI DONATO, COURJAL Grand trio berliozien à Strasbourg



Grand chef berliozien devant l'Eternel, l'américain John Nelson dispose avec l'Orchestre Philharmonique se Strasbourg une phalange d'une ductilité parfaite, avec notamment des cordes d'un incroyable raffinement, des cuivres acérés et des harpes éthérées, mais surtout un alto et un cor solo capables d'une infinie tendresse lors des interventions de Marguerite, devenant ainsi de vrais protagonistes du drame. De leur côté, **le Chœur Gulbenkian** (dirigé par **Jorge Matta**) ainsi que **Les Petits chanteurs de Strasbourg** et **la Maîtrise de l'Opéra national du Rhin** (dirigés par Luciano Bibiloni) méritent eux aussi des éloges sans réserves. On retiendra l'humour dont le premier fait preuve dans la fameuse fugue des étudiants, délivrant l' « Amen » avec des sons nasillards et moqueurs, tandis que les seconds, spatialisés dans la salle pour les derniers accords, font preuve d'une douceur proprement angélique dans l'envolée finale.

Comme pour Les Troyens, le délire gagne la salle après de longues secondes d'un silence absolu qui est une plus belle récompense encore, et les rappels se multiplieront avant que l'audience ne se décide à enfin quitter les lieux….

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di

Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

_____

APPROFONDIR

LIRE aussi :

CRITIQUE, CD : Les Troyens de Berlioz par John Nelson (ERATO) – enregistrement live avril 2017

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ : LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux… Roché – une autre incarnation de Faust par Michale Spyres en sept 2017 à NANTES